Nd 128

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-28530/fragment/page=00000001

3897

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-28530/fragment/page=00000002

QUELQUES NOTES

SUR

LA GUERRE DE BAR KÔZÊBÂ

ET SES SUITES

PAR

M. J. DERENBOURG

EXTRAIT DES MÉLANGES PUBLIÉS PAR L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

BIBL. SOC. ORIEN. GERM.

PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC LXXVIII

17

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-28530/fragment/page=00000006

QUELQUES NOTES

SUR

LA GUERRE DE BAR KÔZÊBÂ

ET SES SUITES.

I. L'agitateur qui, sous l'empereur Hadrien, a tenu tête pendant trois ans et demi (131 à 135) aux armées romaines, conduites par un général aussi habile que Jules Sévère, s'appelait-il Bar Kôzêbâ ou Bar Kochbâ? Nous ne savons rien sur son propre nom[1], et peut-être, comme nous allons le voir, pas davantage sur le nom de son père. Son surnom véritable était, à notre avis, Bar Kôzîbâ ou Bar Kôzêbâ[2]. R. Akîbâ, plein d'enthousiasme pour son héros et désireux de lui appliquer le verset *Nomb.* XXIV, 17, changeait ce nom en celui de Bar Kôchbâ «le fils de l'étoile» (כוכבא pour כוזבא), et la nation, vaincue et désabusée, lui rendit son ancien nom, en y ajoutant le sens de la racine *kâzab* «mentir». Kôzêbâ est le nom d'une localité mentionnée I *Chron.* IV, 22, probablement identique avec l'ancien *Kĕzîb* (*Gen.* XXXVIII, 5), dont c'est la forme araméenne. Le texte samaritain porte, dans ce dernier verset, éga-

[1] Le nom de Siméon ne se trouve que sur les monnaies appartenant à cette époque. Mais Bar Kôzêbâ se serait-il appelé נשיא ישראל «prince d'Israël»? Ce titre était porté, à cette époque, exclusivement par les patriarches de la maison de Hillêl, et, Gamliêl II étant mort à l'époque de la révolte, son fils Siméon avait droit à cette dignité, bien qu'il fût encore jeune et qu'il ne paraisse pas avoir pris une part active à la lutte engagée avec les Romains. Voy. du reste M. A. Lévy, *Jüd. Münzen*, p. 124 et suiv. et mon *Essai*, p. 424, note 1.

[2] C'est aussi l'opinion du Dr Lebrecht dans le *Magazin für d. Wissensch. des Judenthums*, III, p. 36.

lement *Kôzêbâ*, et la version samaritaine le rend par *Kôdêbâ*, ce qui explique l'Εκδίππα d'Eusèbe et Jérôme dans l'Onomastique. Bar Kôzêbâ signifie « originaire de Kôzêbâ [1]. » Kôzêbâ était située entre Tyr et Ptolémaïs ou *Accô*, comme le dit Eusèbe, et les docteurs s'y rendaient souvent en venant d'Accô ou de Tyr. Ainsi, R. Iôsê arrive à cette dernière ville en partant de Kĕzîb (*Siphrê* sur *Deut.* § 354); R. Gamliêl s'y rend, accompagné de son serviteur Tabi et en se promenant, venant d'Accô (*Midrasch rabbâh* sur *Lévit.* XXXVII, 208c, et b. *Eroûbîn*, 64b). Nous trouvons même, ce qui est significatif, les disciples de R. Akîbâ en route vers Kĕzîb, où ils sont rencontrés par des brigands qui les interrogent sur le but de leur voyage, et qu'ils dépistent en leur indiquant comme lieu de leur destination Accô, et en les lâchant, une fois arrivés à Kĕzîb (b. *Abôdâh zârâh*, 25b). Ce n'est pas là une question que des voleurs de grands chemins adressent aux voyageurs. Mais on nomme brigands (לסטים), dans les temps troublés, selon le parti auquel on appartient, les conspirateurs ou ceux qui surveillent leurs secrètes démarches. Nous savons, d'autre part, que l'agitation était grande alors « depuis Accô jusqu'à Antioche » (*Essai*, 416-417). Kĕzîb, qui est sur ce parcours et où habitait le chef désigné de l'insurrection, pouvait donc être le centre où se rendaient, pour tenir conseil, ceux qui devaient être les principaux meneurs de l'action qu'on préparait. La ville était importante et avait, du temps de R. Gamliêl II, une synagogue, dont le chef portait le nom de Scipion, שגבין (tos. *Teroumôt*, II, 13). Elle est la dernière de la Galilée du côté nord-ouest (cf. m. *Demaï*, I, 3).

Il serait, du reste, peu probable que les monnaies frappées pendant l'insurrection eussent porté le nom de מעות כוזיות « monnaies cozbiennes », si le nom de Kôzêbâ n'avait été qu'un sobriquet déshonorant (b. *Bâbâ Kammâ*, 97b).

II. On connaît la déclaration de R. Akîbâ, qui, en voyant Bar Kôzêbâ, s'écriait : Voici le roi Messie (voy. *Essai*, p. 425,

[1] Il est superflu de démontrer que *bar* ou *ben* s'emploie dans ce sens. Nous verrons plus loin (p. 161, note 1) les *Bĕnê Betêrâh*, qui tiraient leur origine de la ville de Battyra. Il était dans l'intérêt de celui qui se croyait ou se disait le Messie de dissimuler son véritable nom et celui de sa famille.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-28530/fragment/page=00000008

note 1). Mais R. Ḥanînâ ben Teradiôn, un des martyrs de l'insurrection, croyait les temps messianiques si bien venus, qu'il se croyait autorisé à reprendre l'usage de « prononcer le tétragramme tel qu'il est écrit » שהיה הוגה את השם באותיותיו (b. *Abôdâh zârâh*, 18ᵇ). Depuis la mort de Siméon le Juste, « un des derniers débris de la Grande Synagogue » (m. *Abôt*, 1, 2), les prêtres mêmes s'abstenaient de bénir le peuple en articulant le nom de Jéhova (tosefta *Sôtah*, XIII, 2, et b. *Iômâ*, 39ᵇ). C'est là le sens du Midrasch sur les *Psaumes*, ch. XXXVI, où il est dit : « Deux époques se sont servies du tétragramme, celle des hommes de la Grande Synagogue et celle du *schemad* » (שמד « destruction »). Cette dernière expression s'applique au temps de l'insurrection aussi bien qu'à celui des persécutions qui en étaient la fatale conséquence. Il nous paraît impossible de supposer avec M. Grætz (*Geschichte der Juden*, IV, 458) qu'ici l'époque du *schemad* désigne l'époque qui a suivi la guerre. On n'aurait jamais osé prononcer encore le tétragramme après la défaite, lorsque les événements avaient trop bien prouvé qu'Akîbâ et les autres docteurs s'étaient trompés, puisque l'opinion s'était répandue que R. Ḥanînâ avait souffert et mérité la mort par le feu, parce qu'il avait enfreint la loi qui défendait de « prononcer le nom de Dieu tel qu'il est écrit. »

M. Geiger (*Lehrb. der Mischnah*, II, 3) s'est trompé lorsqu'il a voulu voir dans la m. *Berâchôt*, IX, 5, une recommandation de prononcer le tétragramme, dans le salut, « Que Dieu te bénisse » (והתקינו שיהא אדם שואל את שלום חבירו בשם). Ce paragraphe de la Mischnâh est, dans tous les cas, incomplet. Le mot *hitḳînou* suppose toujours un état de choses antérieur, indiqué par בראשונה « autrefois », qu'on a dû changer à la suite de certaines circonstances ou des événements survenus. (Cf. m. *Rôsch haschânâh*, II, 1 et 2.) Ici, on ne mentionne ni l'habitude ancienne, ni le fait qui en a amené l'abolition. Quoi qu'il en soit, M. Geiger paraît avoir deviné juste, lorsqu'il pense que la mesure prise par les docteurs devait aller à l'encontre des Samaritains[1]. Nous savons que ceux-ci remplaçaient

[1] M. Geiger est revenu plusieurs fois sur ce sujet. Voir *Lehrbuch der Mischnah*, II, 3, son article dans le recueil hébreu intitulé *Ôzar Nechmad*, III, 117 (Vienne, 1860), et, sur l'usage du tétragramme en général, *Urschrift*, p. 261 et suiv.

le tétragramme par le mot *élôhîm*, et ne se servaient dans aucun cas du terme *âdônaï*, comme les Juifs. (Voy. S. de Sacy, *Chrest. arabe*, II, 334.) Tous ceux qui sont initiés aux écrits talmudiques savent que les rapports entre les Juifs et les Samaritains variaient continuellement. Depuis le retour de l'exil de Babylone, les Samaritains, tantôt recherchaient l'amitié des Juifs, tantôt leur étaient hostiles; et les Juifs, de leur côté, tantôt les accueillaient, tantôt les repoussaient. Dans la Mischnâh, il s'agissait, selon nous, d'un moment où l'on se proposait d'établir une distinction entre les Cuthéens (כותים) et les Juifs; on voulait, en s'abordant, pouvoir reconnaître à quel parti appartenait la personne qu'on rencontrait. Le salut pouvait être fait avec la formule : « Paix sur toi », שלום עליך, ou, dans le langage vulgaire, שלם עלך, et c'était là probablement l'usage établi depuis longtemps (voy. Gesenius, *Thesaurus*, 1324^b). En revenant à un salut qui se lit déjà *Ruth*, II, 4, et en y introduisant le nom de Dieu, on savait immédiatement à qui l'on avait affaire. Le Juif disait : יברכך השם, ou אדני ', tandis que le Samaritain employait la formule אלהים '.

III. On n'a pas encore pu s'accorder sur la situation de la ville de Bettar, où la nationalité juive a été écrasée, pour ne plus jamais se relever. Les auteurs romains n'aiment pas à raconter les efforts qu'il fallut faire pour étouffer cette lutte tentée par un petit peuple qu'on méprisait, et qui n'était redoutable que par l'ardeur de ses convictions et l'attachement à sa religion. Aussi ne mentionnent-ils pas même le nom de la ville où la guerre prit fin. Dion s'était arrêté à raconter cette guerre, qui ne dura pas moins de trois ans et demi; mais, pour le soixante-neuvième livre de son histoire, nous sommes réduits aux maigres extraits de Xiphilin. Ce sont donc les rares passages des Pères de l'Église, tels qu'Eusèbe et Jérôme, puis des docteurs juifs dans le Talmud et les Midraschim, qu'il faut consulter, et enfin il y a les récits des voyageurs modernes, dont il s'agit de contrôler et de juger les assertions.

En premier lieu, il faut remarquer que le nom même de la ville est devenu une cause de confusion pour son identification. Le sens de ce nom, dérivé de בית תר ou בי תר « maison ou lieu d'exploration », a fait que bien des lieux montagneux

propres à l'établissement d'un poste militaire, et dominant par leur hauteur les plaines environnantes, ont pu recevoir le nom de Bettar ou *Bêttôr*. L'Écriture connaît, pour la même raison, un certain nombre de *Râmâh* (élévation), *Géba*ᶜ ou *Gibᶜâh* (colline), *Miṣpâh* (donjon), etc. Ainsi, lorsque Hérode établit Zamaris (זמרי) en Batanée, afin de rassurer ce pays contre les incursions des brigands, celui-ci construisit une ciṭadelle qu'il nomme *Bathyra* (Jos. *A. J.* XVII, II, 1); or בתירה est égal à בי תירה ou בית תירה, comme בעשתרה (*Jos.* XXI, 27) est un composé de בית עשתרה, et תירה n'est qu'une autre forme dérivée de la racine תור «explorer[1]».

On a essayé, dans ces derniers temps, d'expliquer le nom de Bettar par *vetera castra*, et par l'ellipse du mot *castra*, qui est également retranché dans *æstiva* et *hiberna*. Bettar est, dans ce cas, la traduction latine de *Castra hayyeschâna de Sepphoris* (קסטרא הישנה של צפורי [וקצרא]), mentionné m. *Arâkin*, IX, 6, et *Sifrâ* (éd. Weiss), 108ᶜ, et cette forteresse, située sur les hauteurs près de Sepphoris, aurait été le dernier rempart de l'indépendance nationale. M. Lebrecht, qui est l'auteur de cette nouvelle hypothèse, la soutient avec beaucoup de savoir et de talent[2]. Malheureusement, elle ne paraît pas pouvoir être admise. D'abord, des ellipses comme l'ellipse du mot *castra* ne

[1] Les *Bĕnê Betêrâh*, appelés aussi les *Anciens de Betêrâh* (זקני בתירה), qu'on trouve sous Hérode à la tête du Sanhédrin et qui cèdent ensuite la place à Hillêl, étaient sans doute originaires de cette ville. Hérode n'aimait pas les Palestiniens, qui ne lui pardonnaient pas son origine iduméenne. De même qu'il avait fait venir les grands prêtres de Babylone et d'Alexandrie, il remplaça les chefs du Sanhédrin par des docteurs de la ville qu'il avait fondée, et qui, à côté des cavaliers et archers, renfermait certainement une école, fréquentée par des Babyloniens. Seulement ces Babyloniens, éloignés du sanctuaire de Jérusalem, ignoraient les traditions relatives aux sacrifices, et Hérode devait remplacer pour le sacerdoce Hananêl par la famille de Boêthos, parce que l'Égypte avait également son temple; les Bathyriens ne purent pas davantage se maintenir à la tête des écoles. Plus tard des membres de cette famille paraissent être retournés en Mésopotamie, où ils vécurent honorés et respectés à Nisibe. Deux hommes du nom de *Iehoudâ ben Bĕtêrâ*, ou de la famille de *Bĕtêrâ*, l'un vivant avant la destruction du temple, et l'autre, contemporain de R. Josué, fils de Hananiâ, sont mentionnés dans le *Talmud*. (Voy. Frankel, *Hodogetica*, p. 97.)

[2] *Magazin*, III, 77 et suiv.

peuvent être admises que lorsqu'elles sont attestées par les auteurs latins; ni *vetera* ni *nova* n'ont été ainsi employés[1]. Qu'en hébreu on connaisse une ville de la tribu de Juda nommée simplement חדשה «la nouvelle» (*Jos.* xv, 37), et une autre, appartenant à la même tribu, appelée ישנה «la vieille» (II *Chron.* xiii, 19), cela ne prouve rien pour un nom transcrit du latin, où, en outre, on n'aurait pas négligé d'ajouter la terminaison *â* (ביתרה), qui lui aurait donné l'empreinte d'un mot sémitique. On l'a bien fait pour *castra*, qu'on ne rend jamais par קצר, mais par קצרה ou קצרא. Une autre difficulté bien grave provient de ce qu'une guerre aussi longue aurait été désastreuse pour la ville de Sepphoris. Mais cette ville était très-florissante après la chute de Bettar. Plusieurs docteurs paraissent s'y être réfugiés, pour se soustraire à la vengeance des Romains (*Essai*, p. 421, note 3). R. Ḥalaftâ et son fils R. Iôsê y étaient établis (voy. entre autres j. *Berâchôt*, iii, 2, et j. *Taʿanît*, 16[b]). Rabbi, le rédacteur de la Mischnâh, y séjourna pendant dix-sept ans (j. *Kilaïm*, ix, 4). Elle ne fut détruite que dans l'année 339, et à cette époque les docteurs l'avaient désertée depuis longtemps pour se fixer à Tibériade[2]. En der-

[1] Les exemples tirés des noms de villes, comme *Colonia Agrippina*, dont on n'a conservé dans la dénomination moderne que le premier mot Cologne, ne sont d'aucune valeur.

[2] A. Neubauer, *Géographie du Talmud*, p. 194. — Grætz, *Gesch. d. Juden*, IV, p. 338 et suiv. et note 30, p. 490 et 491. — R. Ḥalaftâ, qui était le collègue de R. Ḥanînâ ben Teradiôn (voy. Frankel, *Hodog.* p. 132), vivait tranquillement à Sepphoris, tandis que celui-ci se compromettait par sa participation à la révolte (voy. ci-dessus, p. 158). Son fils R. Iôsê, entraîné par son imagination, va jusqu'à raconter que l'état de la ville dans les temps anciens était tellement florissant qu'il s'y trouvait jusqu'à 180,000 boutiques de marchands d'ingrédients de cuisine (b. *Bâbâ batrâ*, 75[b]), et encore traduisons-nous le mot שוקים par *boutiques*, tandis qu'il pourrait signifier *marchés*. Ce docteur prétend sans doute parler de l'époque où Hérode Antipas et Agrippa II déployaient à Sepphoris leur goût effréné pour les constructions magnifiques. Après la chute de Bettar, sous R. Ismaêl, fils de R. Iôsê, la ville reçut la visite d'un grand personnage romain, שלטון, et les maisons furent tendues de toiles en son honneur (j. *Eroubîn*, viii, 8, 25[b]; cf. b. *Succah*, 16[b]). On parle de deux marchés, «le marché supérieur,» שוק העליון, qui était probablement situé hors de la ville (j. *Berâchôt*, iv, 6, 8[a]), et «le marché inférieur,» שוק התחתון (b. *Eroubîn*, 54[b]). On y mentionne une académie (b. *Môʿéd ḳâṭôn*, 21[a], et *passim*) et une synagogue

nier lieu, nous ne pensons pas que le théâtre de la guerre ait été la province de la Galilée. Malgré la guerre contre les Par-

de Babyloniens, près de laquelle R. Iehoudâ I (*Berêschit rabbâh*, XXIII, 36[b]) et plus tard R. Iôḥânân (j. *Berâchôt*, V, 1; cf. *Megillâh*, IV, 4, et *Sabbat*, VI, 2) enseignaient la Loi; elle est probablement identique avec la synagogue et l'académie, ou *bê midrâschâ* de R. Banâyâh (ר' בנייה), nommée ailleurs (j. *Bâbâ meṣî'â*, II, 11, j. *Hôraïôt*, III, fin). Une autre synagogue portait le nom de *Kenischtâ de Gofnâ* (j. *Berâchôt*, 6[a]), ou peut-être de *Goftâ* (גופתא), comme on appelait une localité qui se trouvait aux portes de la ville (voy. surtout j. *Schekâlîm*, VII, 2, et Lévy, *Neuhebr. u. chald. Wörterb.* 308[b]). Là était probablement, sur une hauteur (גופתא = גובבתא), le marché supérieur.

Les environs de la ville, seize milles à la ronde, étaient d'une fertilité exceptionnelle (j. *Bikkourîm*, I, 12, 64[b]), et, entre autres, les olives d'un tel rendement, que R. Iôsê, ayant un jour ordonné à son fils d'en chercher au grenier, celui-ci trouva le grenier inondé d'huile (*Sifrê*, V, § 316). Le caractère des Juifs de Sepphoris paraît avoir été difficile et irascible. Ils possédaient d'anciens registres contenant leurs généalogies et déposés dans les archives de la ville (m. *Kiddouschin*, IV, 4; cf. *Bamidbar rabbâh*, IX, 228[d]); de là naissaient des querelles de préséance continuelles dans certaines cérémonies religieuses, et surtout lorsqu'il s'agissait, après un enterrement, de former sur le cimetière les rangs des assistants qui devaient adresser leurs condoléances aux parents en deuil. R. Iôsê fut forcé de changer les anciennes dispositions, afin de rétablir la paix (j. *Berâchôt*, III, 2). Peut-être faut-il attribuer à la même raison l'étendue considérable que «les juges de Sepphoris» (דייני צפורי) exigeaient pour l'emplacement de ces rangs sur le cimetière (m. *Bâbâ batrâ*, VI, 7). Une autre prétention des Juifs de Sepphoris se voit b. *Ta'ănit*, 16[b]. Lors de la maladie de R. Iehoudâ I, le peuple menaça de mort celui qui lui annoncerait le décès du Nâsî, et le spirituel Bar Kappôrâ dut se servir d'une ruse pour ne pas exaspérer par la mauvaise nouvelle la foule attroupée dans les rues (j. *Pêâh*, VII, 3, et ailleurs). La peste ayant sévi dans la ville, le peuple s'irrita de ce que la rue habitée par R. Hanînâ ben Hâmâ et ses voisins n'était pas atteinte par la maladie (j. *Ta'anit*, III, 4). Le même docteur, lors d'une sécheresse, voyant ses prières rester sans effet, tandis que, dans une autre ville, les prières de R. Iosué ben Lévi avaient été exaucées, dit : «Les habitants de Dârôm ont le caractère doux et s'humilient lorsqu'ils entendent les paroles de l'Écriture; ceux de Sepphoris sont d'un caractère revêche et ne s'humilient pas» (*ibid.*). (Cf. b. *Ta'anît*, 25[a], qui se rapporte sans doute au même fait, et où, dans les mots אפשר דתברי ציבורא לבייהו, il semble qu'on a remplacé ציפוראי par ציבורא.) Aussi les docteurs se retiraient-ils peu à peu de Sepphoris pour se fixer à Tibériade. Les étrangers étaient mal accueillis à Sepphoris, et on ne les saluait pas (j. *Schebî'ît*, IX, 5, 39[a]). Quelle figure ces gens devaient-ils faire aux Romains, qui ne leur épargnaient pas les vexations de tout

thes, les forteresses de cette province n'étaient pas assez dégarnies pour que les Juifs eussent pu s'en emparer par de hardis coups de main. C'est dans la Judée qu'il faut chercher « la montagne royale » טור מלכא ou הר המלך[1], ainsi que Bettar.

La chaîne de montagnes qui s'étend du sud au nord depuis l'Idumée jusqu'à la Samarie, en envoyant des ramifications à l'est et à l'ouest, était particulièrement favorable à une guerre de partisans. Les rois Asmonéens et les Hérodiens avaient construit dans ces montagnes les châteaux et places fortes qui permirent aux Zélotes de résister encore aux armes romaines après la prise de Jérusalem. Après les conciliabules de Kĕzîb et les nombreux voyages des chefs de la conspiration dans tous les districts où habitaient des Juifs, on pouvait se réunir dans ces solitudes sans être aperçu. Là on pouvait obtenir les premiers succès qui donnent du courage à des soldats improvisés et décident les soulèvements des masses. De ce côté se trouvait Bettar.

genre? Ainsi, pendant les jours de fête, les habitants des villages environnants se rendaient à la ville; or « il ne se passait pas de fête sans qu'une escouade d'espions romains (בולשא) descendît dans la ville » (b. *Sabbat*, 145[b]). Un employé de la communauté, chargé d'inspecter les boîtes attachées aux portes (*mezouzôt*) des maisons situées au marché supérieur, fut rencontré par un questeur (קסדור), qui lui enleva mille *zouz* (b. *Ṭômâ*, 11[a]). Sous l'empereur Gallus, le légat Ursicinus (ארסקינס) forçait les Juifs de Sepphoris à cuire du pain pour les légions et à le porter au marché pour le vendre au jour du Sabbat (j. *Schebî'ît*, IV, 1, 35[a]; *Bêṣâ*, I, 7). Ce sont ces actes de contrainte religieuse qui poussèrent les habitants de Sepphoris à l'émeute et aux massacres dont parlent les Pères de l'Église, et qui déterminèrent la destruction entière de la ville (voy. Reland, *Palæstina*, p. 1000). Les sources talmudiques ne disent rien de cette dernière catastrophe. On y raconte seulement que « dans les temps d'Ursicinus, on recherchait des habitants de Sepphoris; ceux-ci s'étaient mis des emplâtres sur le nez (והוון יהבין סיפליני על נחיריהון) pour ne pas être reconnus. Mais ils finirent par être trahis par une méchante langue et furent tous faits prisonniers. » (J. *Iebâmôt*, XVI, 3, 15[c].) — Cf. ma lettre dans Geiger, *Jüd. Zeitschrift*, III, 296.

[1] Voir mon *Essai*, p. 427 et suiv. La montagne tire probablement son nom des constructions que des rois comme Jannée, Alexandre, Hérode et ses successeurs y élevèrent. Le nombre des villages appartenant au roi Jannée est porté à deux mille par les uns et à soixante myriades par les autres. Malgré toutes ces exagérations, ces contrées avaient été très-peuplées. Cf., sur la *Montagne de Siméon*, Neubauer, *Géogr. du Talmud*, p. 267.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-28530/fragment/page=00000014

Déjà, au commencement du XIVe siècle, Estori Parḥi, juif provençal, chassé de son pays natal par les lois de Philippe le Bel, et qui, après bien des pérégrinations, s'établit à Jérusalem, avait retrouvé Bettar à trois heures de marche environ, dans la direction sud-ouest, de Jérusalem [1]. Tobler, dans son troisième voyage en Palestine [2], a également visité *Bettir* (بتّير), située dans un *wâdî* de ce nom, au pied d'une montagne assez raide, portant des ruines que les indigènes désignent par le nom de *Khirbat el-Jehoûd* « ruines des Juifs ». Enfin M. Guérin a examiné minutieusement la vallée et ce qui reste encore de l'ancienne forteresse, et se décide aussi pour leur identité avec le Bettar de Bar Kôzêbâ [3]. M. Guérin cite à cette occasion, selon son habitude, tous les passages des Septante et des Pères, en négligeant quelque peu les auteurs modernes. Pour la distance et la direction, « à sept milles à l'O. S. O. de Jérusalem, » il est d'accord avec Parḥi. On peut donc espérer qu'on finira par se décider en faveur de cette localité, qui, par sa proximité de la ville sainte, permettait d'observer les agissements des Romains, si, en effet, comme le prétend Dion ou son épitomateur Xiphilin, l'exécution du projet de transformer Jérusalem en ville païenne avait été une des causes de la guerre, au lieu d'en être la conséquence. Enfin la circonstance que les malheureux prisonniers furent traînés au marché d'esclaves dans les environs de Hebrôn paraît, d'après M. Guérin, prouver que Bettar était située dans les montagnes de la Judée. Nous sommes parfaitement de son avis, et la tradition juive ne s'y oppose nullement.

IV. La Judée soumise, les villes dépeuplées, les prisonniers vendus sur les marchés d'esclaves, le pays dévasté, Hadrien ne fut pas encore satisfait. Les pertes des Romains avaient été si considérables que l'empereur, qui n'aimait pas

[1] *Kaftôr weféraḥ*, éd. Berlin (1852), 48a : למערב ירושלם דרומי כשלש שעות הוא בתר. Voy. Zunz dans *Benjamin of Tudela*, éd. Asher, II, p. 438, et *Gesammelte Schriften*, II (1876), p. 297. L'orthographe *Bâter*, dont Parḥi se sert, provient probablement de ce qu'il se rappelait le verset de *Cantique*, II, 17.

[2] *Dritte Wanderung* (1859), p. 101-104.

[3] *Description de la Palestine, Judée*, II, p. 387-395.

les bruyantes solennités, en prit prétexte pour renoncer au triomphe. Puis Hadrien sentit que, pour assurer la victoire d'une manière décisive, il fallait s'attaquer à la religion elle-même, qui avait fanatisé ce petit peuple et l'avait poussé à la lutte. Il eut recours aux moyens qu'autrefois avait employés Antiochus Épiphane; il renouvela et aggrava les édits que le roi de Syrie avait rendus.

Après avoir fait raser l'aire du temple, après avoir démoli et fait enlever les derniers restes du sanctuaire brûlé par Titus et dont chaque pierre avait été encore un objet de vénération pour les vaincus, il fit traîner la charrue sur l'emplacement du temple et peut-être de la ville de Jérusalem [1]. Un temple de Jupiter Capitolin étala ses magnificences sur la montagne sainte; une nouvelle cité, divisée en sept quartiers, fut construite sur les collines de la ville de David; le nom de Jérusalem dut disparaître devant celui d'Ælia, dont l'accès, dit-on, fut interdit aux Juifs [2]. On défendit en même temps la célé-

[1] m. *Taʿănit*, IV, 7 : נלכדה ביתר ונחרשה העיר «la ville de Bettar fut prise, et la charrue traînée sur la ville.» Mais j. *Taʿănit*, 69[b] : חרש רופוס שחיק עצמות את ההיכל «Rufus, que ses os soient broyés, traîna la charrue sur le temple.» Jérôme est d'accord avec cette dernière version; il dit : «*Capta urbs Bether*, ad quam multa millia confugerant Judæorum, *aratum templum* in ignominiam gentis oppressæ a Turannio Rufo» (*Comment. in Zachariam*, ad VIII, 16-17, ed. Vallars. VI, 852). Les mots que nous avons soulignés reproduisent, à part la différence que nous venons de signaler, textuellement les paroles de la Mischnâh, commentées par Jérôme. Le Père de l'Église tenait, du reste, son récit de son rabbin; cela se voit d'abord par la date, le mois d'*Ab*, qu'il assigne à l'événement, puis par le nom de Turannius qu'il donne au général romain, qui s'appelait Titus Annius, et que les Juifs appelaient, par un jeu de mot facile, τύραννος, טורנס. M. Grætz (*Gesch. d. Juden*, IV, 451) pense avec raison qu'on avait traîné la charrue sur l'emplacement de Jérusalem, pour construire la nouvelle ville d'Ælia; nous avons déjà indiqué que les mots : «in ignominiam,» etc., étaient l'explication personnelle de Jérôme.

[2] Nous ne savons pas quelle créance donner aux assertions de Justin Martyr et d'Eusèbe, qui parlent d'une interdiction formelle «de monter vers Jérusalem» ascendere in Hierosolymam, ἐπιβαινεῖν εἰς τὴν Ἱερουσαλήμ, en face des preuves incontestables, fournies par les écrivains talmudiques, que R. Iôsê (b. *Berâchôt*, 3[a]), son fils Ismaêl (*ib.* 60[a], et *Berêschît rabbâh*, LXXXI, fol. 90[d]), contemporains de Justin, étaient allés prier dans la ville sainte. Nous supposons que la défense, si elle a eu lieu, concernait les pèlerinages en masse, qui, après la destruction du temple,

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-28530/fragment/page=00000016

bration du Sabbat et des fêtes; on considéra la circoncision comme une sorte de castration, sévèrement punie par les lois romaines; les écoles furent fermées, et toute étude de la loi juive, toute discussion sur les cérémonies religieuses, toute prédication publique fut poursuivie rigoureusement.

Trois siècles auparavant, lorsque le temple était debout et que tout le culte se concentrait dans la capitale, il suffisait à Antiochus de souiller l'autel de Jéhova et d'arrêter à la source même les eaux vivifiantes de la Loi, pour concevoir l'espérance d'en finir avec le judaïsme. Sous Hadrien, il n'y avait plus de point central. Le Sanhédrin et le Nâsî siégeaient bien à Iabneh, mais il y avait des écoles partout. Les disciples affluaient à Lôd, à Benî Berak, à Bekî'în et à dix autres endroits, où un

n'avaient pas complètement cessé. Le mot ἐπιβαινεῖν = עלה a particulièrement le sens de monter en pèlerinage. M. Grætz (*ib.* p. 462) donne lui-même un passage d'où il résulte qu'au IIIe siècle on allait de nouveau manger la seconde dîme à Jérusalem. Individuellement on se rendait impunément à la ville, bien qu'on se sentît peu de goût à se trouver en face des emblèmes du paganisme, et qu'on dût s'exposer sans doute à des vexations de tout genre de la part des soldats et des nouveaux habitants. La plainte attribuée à ceux qui se rendaient pendant les fêtes à Jérusalem (*Midrasch Êchâ*, I, 17, fol. 69a) : « Autrefois nous montions en pèlerinage par grandes foules, et maintenant nous montons en secret et nous revenons en secret, » confirme cette manière de voir. Voici du reste ce qui précède cette plainte : « Vespasien Cæsar établit des gardiens ou des postes militaires (שומרים, φύλακες) à une distance de dix-huit milles d'Emmaüs, qui demandaient à ceux qui se rendaient à Jérusalem : A quel parti appartenez-vous? Ceux-ci répondaient : Au parti de Vespasien, Trajan, Hadrien. » Ces trois noms réunis indiquent brièvement que les pèlerins éprouvaient les mêmes difficultés sous chacun de ces trois empereurs. Nous avons devant nous un résumé de trois histoires, dont la première commençait par le nom de Vespasien, la seconde par celui de Trajan et la troisième par celui de Hadrien. Mais la question adressée aux pèlerins exclut l'interdiction absolue. Le mot hébreu פומעים ou פומעוס paraît une erreur pour אומעוס, ville, dont l'orthographe varie tant en grec et dans le *Talmud*. (Voy. Neubauer, *Géogr. du Talmud*, p. 100.) — En concevant ainsi l'édit de l'empereur, on comprend également que, sans un ordre exprès de Rome, les gardiens se soient peu à peu relâchés de leur consigne et aient fini par accorder à une société de plusieurs individus ce qu'au début ils n'avaient accordé qu'à une ou deux personnes. Sous Constantin, enfin, on défendit de nouveau aux Juifs de demeurer à Jérusalem, et même de passer par la ville (ولا يجوز بها, Ibn-Batrik, *Annal.* I, 466).

docteur avait pu répandre la renommée de sa science[1]. Les écoles fermées, chaque maison où deux Juifs instruits se rencontraient devenait un asile pour l'étude de l'Écriture. La célébration des fêtes ne provoquait plus de pèlerinage à Jérusalem, où jadis la nation se réunissait trois fois par an; elle était devenue une affaire de chaque famille; et la Pâque, comme le Sabbat, était sanctifiée par le chef de la maison au milieu des siens. Comment empêcher ces agapes, comment saisir les contrevenants?

La circoncision, ce signe de l'alliance entre le Juif et son Dieu, était un acte unique dans l'existence de chacun; comment en prévenir l'accomplissement?

Pour assurer l'exécution d'une telle série de lois vexatoires, il fallait l'organisation d'une police active, taquine et inquisitoriale. L'empire romain connut depuis Auguste tout ce dont le despotisme ombrageux a besoin pour maintenir son pouvoir: police secrète, espionnage, délation, agents provocateurs. « Par une confiance irréfléchie, dit Épictète, les imprudents se laissent prendre à Rome par les soldats. Un militaire habillé en civil s'assied à côté de toi et commence à dire du mal de l'Empereur; tu t'imagines avoir ainsi obtenu un gage de la sûreté de ton interlocuteur, qui le premier a dit des choses offensantes, et tu te prononces à ton tour selon tes pensées. Mais aussitôt tu es mis aux fers et conduit en prison. » M. Friedlænder[2], à qui nous empruntons cette citation, poursuit: « Ceci a été probablement écrit sous Hadrien, qui, comme tout le monde sait, avait créé un corps d'armée spécial, les *frumentarii*, des gendarmes qu'on employait pour des affaires de police, et surtout de police secrète dans l'acception la plus large du mot, et cette destination leur est restée également plus tard. » Eh bien, nous connaissons déjà les noms par lesquels on nommait ces agents d'un nouveau genre. A Kĕzîb, nous les avons rencontrés en face des disciples de R. Akîbâ, qu'ils interrogent sur le but de leur voyage, et où ils sont appelés *listîm*, λῃσταί, brigands, nom qu'on donne facilement, en pays

[1] Voy. *Essai*, p. 306.

[2] *Sittengeschichte Roms*, Leipzig, 1865, I, 287. Il faut, du reste, lire tout ce paragraphe, de la page 285 à 289; les passages tirés de Martial sont particulièrement instructifs.

ennemi, aux soldats réquisitionnaires. A Sepphoris, ils sont appelés *ballêschet* ou *belôschâ*, d'une racine *belasch* « inquirere[1] ». Enfin le mot qui, dans les écrits rabbiniques, désigne les espions, est pris du latin, « delatores », דלטורין *delaṭôrîn*. Le Talmud de Babylone (*Sabbat*, 33[b]) raconte une histoire arrivée après la guerre de Bettar, et qui, toute confuse qu'elle est, est néanmoins instructive pour les dangers qui menaçaient constamment les Juifs. « R. Iehoudâ (bar Ilaʿî), R. Iôsê (bar Ḥalaftâ) et R. Siméon (bar Ioḥaï) étaient réunis, et Iehoudâ ben Guêrîm était assis avec eux. R. Iehoudâ commença et dit : Combien les travaux de cette nation sont beaux ! ils établissent des marchés, ils établissent des ponts, ils établissent des bains. — R. Iôsê se tut. Mais R. Siméon prit la parole et dit : Ils ont établi toutes ces choses pour leur propre utilité : les marchés pour y entretenir des lieux de débauche ; les bains pour s'y distraire ; les ponts pour en toucher le péage. Iehoudâ ben Guêrîm raconta cet entretien, qui parvint jusqu'aux oreilles du gouverneur. On rendit l'arrêt suivant : Iehoudâ, qui a exalté Rome, sera exalté ; Iôsê, qui s'est tu, s'exilera à Sepphoris[2] ; Siméon, qui a dit des injures, sera mis à mort. » On rattache ensuite à cet arrêt la fuite de R. Siméon et de son fils, qui se cachèrent pendant de longues années dans une caverne. Après avoir lu ce récit, on se demande involontairement lequel des deux Iehoudâ avait fait l'éloge de Rome, et si cet éloge, bien étrange à cette époque dans la bouche d'un Juif, s'il était sincère, n'avait pas le but de provoquer le blâme. Puis

[1] בלש répond à l'hébreu חפש. Il se trouve souvent dans le Targoum pour ce mot. La racine ne paraît pas exister en syriaque ; M. Payne-Smith ne cite qu'un exemple de حفحص, qu'il traduit par « fures ». La Mischnâh (*Kêlîm*, xv, 4) parle du מקל הבלשין, c'est-à-dire du bâton dont se servait le perquisiteur (*ballâsch*) chargé de remuer la paille pour voir si l'on n'avait pas caché du blé dessous. Ce bâton avait, à ce qu'il paraît, une forme particulière ; on attachait à sa tête un anneau (תלוי « appendix ») où l'on introduisait la main afin de mieux le manier.

[2] Cet entretien eut lieu probablement à Iabneh, comme on le voit par ce qui précède. Iôsê fut donc interné dans sa ville natale, et on n'aura pas besoin de changer לצפורי en מצפורי. Mais il ne paraît pas que le séjour à Sepphoris ait paru assez sûr à R. Iôsê, car il s'échappa et se rendit à Laodicée, probablement en Lydie, où se trouvait aussi la ville d'Asie que les docteurs conseillaient à Ismaël, le fils de R. Iôsê, de choisir comme refuge. (Voyez Grætz, *ibid.* p. 471.)

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-28530/fragment/page=00000019

on parle des récompenses promises à l'un des deux Iehoudâ, et cependant l'autre est présenté bien plutôt comme un bavard imprudent que comme un agent provocateur[1]. Quoi qu'il en soit, on voit combien il était dangereux de dire alors sa pensée, même dans une conversation intime entre amis.

Des disciples de R. Akîbâ, il n'en était resté que six qui fussent capables de continuer l'enseignement doctrinal. Mais aucun d'eux n'était ordiné, et l'ordination était rigoureusement défendue par Hadrien. R. Iehoudâ ben Bâbâ, un vieillard vénérable et pieux, les réunit dans une vallée de la Galilée, entre Uscha et Schefarʿam, et leur imposa les mains. Au même moment survinrent les Romains. Iehoudâ eut juste le temps de pousser les nouveaux docteurs à la fuite et tomba seul, victime de son dévouement à sa foi, *criblé* de trois cents coups de lance, selon l'expression du Talmud (b. *Abôdâh zârâh,* 8ª). Ailleurs nous lisons : «Lorsque R. Iôsê ben Kismâ tomba malade, R. Ḥanînâ ben Teradiôn vint le voir. Mon frère Ḥanînâ, lui dit le malade, ne sais-tu pas que cette nation (romaine) tient son pouvoir du Ciel? Elle a détruit le temple de Dieu, brûlé son sanctuaire, égorgé ses dévots, exterminé les bons, et cependant elle dure, et toi, d'après ce que j'entends dire, tu es assis occupé de la Loi, tu tiens des réunions et tu portes le livre de la Loi sur toi! — Le Ciel aura pitié, répondit Ḥanînâ. — Comment, reprit l'autre, je te parle raison, et tu me répliques : Le Ciel aura pitié? Je ne serais pas étonné si l'on te brûlait avec le livre de la Loi.» (*Abôdâh zârâh,* 18ª.) On sait déjà que la prédiction de R. Iôsê se réalisa[2].

Il y avait alors, comme sous Vespasien, parmi les docteurs, des hommes prudents, qui ne croyaient pas devoir braver le pouvoir et se livrer follement à une mort certaine. Mais le plus grand nombre cherchait à échapper aux rigueurs de la loi en entourant les pratiques religieuses du plus grand mystère. On changeait jusqu'à la dénomination des cérémonies; on ne parlait pas de circoncision, on l'appelait שבוע הבן «la semaine du fils», et on l'annonçait par le bruit des moulins

[1] Voy. les *Tôsafôt,* sur *Sabbat,* 33ᵇ, *initio.*
[2] Ci-dessus, p. 158.

à bras. La célébration d'un mariage était désignée par משתה « repas », et le signal était donné par une lumière, placée probablement d'une certaine façon[1]. Le jour pour cette cérémonie n'était plus le mercredi ou le jeudi, mais le mardi[2]. Ceci devait dérouter les autorités romaines, qui avaient interdit aux Juifs d'avoir recours à leurs docteurs pour les affaires civiles, dont les engagements matrimoniaux faisaient partie[3]. On croyait pouvoir dissimuler les phylactères en changeant leur forme carrée, qui est la forme légale, en une boule ronde[4];

[1] Le mot biblique, qui ne se lit que *Cantique*, III, 11, est חתנה *ḥătounnâh*. — Cependant on rencontre déjà ces nouveaux termes, avant la destruction du temple, dans la bouche d'un docteur de cette époque. Voy. tos. *Meguillâh*, IV, 15. — Il est intéressant de voir, en général, comment, à une certaine époque, qui est difficile à déterminer, mais qui, dans aucun cas, n'est postérieure au deuxième siècle, les termes techniques de la Bible ont complètement disparu pour faire place à des termes tout à fait nouveaux. La lettre de divorce ne s'appelle plus ספר כריתת (*Deut.* XXIV, 1), mais גט; le gage se nomme משכון, à la place de ערבון (*Gen.* XXXVIII, 20); ספר המקנה (*Jér.* XXXII, 11) cède la place à שטר מכירה, etc.

[2] Grætz, *l. c.* p. 465, où les passages talmudiques sont cités.

[3] Nous ne pensons pas, avec M. Grætz, *l. c.* p. 471, qu'il y ait eu une loi nouvelle, rendue par Antonin le Pieux, qui enleva aux Juifs la justice civile. Nous croyons plutôt que, lorsque les lois vexatoires contre les cérémonies religieuses et l'étude de la loi furent abolies par cet empereur, l'interdiction prononcée par Hadrien contre la justice civile resta en vigueur. Ce n'était pas une nouvelle décision amenée par une révolte sous Antonin, que M. Grætz lui-même juge impossible et invraisemblable. Certes, il est malaisé de ne voir dans les mots «Judæos rebellantes contudit» de Capitolin (*Antoninus Pius*, V, 4) autre chose que la fermeté avec laquelle cet empereur contint les Juifs, toujours remuants et enclins à enfreindre la loi. Mais le simple bon sens exige cette interprétation, et le coupable est ici Capitolin, qui a exagéré les choses et mal choisi ses termes. Cette expression nous paraît avoir son pendant dans le «judaicus triumphus», décerné par le sénat à Caracalla (Spartiani *Severus*, XVI, 7). Seulement ici l'exagération n'incombe pas à l'auteur, mais au sénat. Nos sources talmudiques ne portent la trace d'une insurrection sous aucun des Antonins. Les docteurs déploient pendant ce temps dans le domaine religieux une activité surprenante, qui n'aurait pu se concilier en aucune façon avec une agitation politique. Nous pensons que la juridiction civile fut rendue aux Juifs au plus tard sous R. Iehoudâ I, qui avait un Antonin, probablement Lucius Verus, pour ami, et certes cette faveur ne leur aurait pas été accordée si l'on ne s'était pas montré calme et soumis.

[4] m. *Meguillâh*, IV, 8.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-28530/fragment/page=00000021

on ne plaçait pas les boîtes des *mezouzôt* au poteau d'entrée en vue de tout le monde, comme il est prescrit, mais derrière la porte[1].

D'après le Talmud, des Juifs étaient quelquefois obligés de prêter à l'ennemi leurs services contre leurs frères. On mentionne R. Ismaêl ben Iôsê et R. Éliézer ben Siméon, qui étaient chargés de rechercher et de livrer à l'autorité les voleurs et les brigands juifs (לתפוס גנבים ולסטים)[2]. On nomme à cette époque aussi Élisée ben Abouyyâ, un des hommes les plus instruits de la Palestine, qui aurait fourni aux Romains les indications les plus minutieuses, pour qu'ils pussent distinguer un acte religieux, qui était interdit, d'une action indifférente et permise. «Ainsi les Romains ayant obligé les Juifs à porter des charges le jour du Sabbat, ceux-ci cherchaient à les porter à deux, parce que le péché devenait moindre en n'exécutant pas le travail seul. Élisée conseillait alors aux Romains de faire toujours faire l'ouvrage par un seul individu.» (j. *Haguîgâh*, II, 1, 77[b3].)

Mais toute cette histoire d'Élisée ben Abouyyâ a pris dans le Talmud un caractère légendaire, et M. Weiss[4] s'est efforcé de démontrer qu'Élisée avait été seulement imbu des doctrines des gnostiques, et s'était attiré par là la haine des rabbins de son époque, profondément irrités contre tous ceux qui s'occupaient des questions de métaphysique, ou, comme ils disaient, de ce qui concerne *le char d'Ezéchiel* (מעשה מרכבה). Élisée, paraît-il, était en outre non-seulement opposé aux agissements politiques de R. Akîbâ, mais aussi à sa méthode

[1] Voy. tosef. *Meguillâh*, IV, 30. Les mots סכנה ואין בה מצוה, qui sont employés dans les deux passages, veulent dire qu'en agissant ainsi on s'expose à un danger sans cependant remplir le précepte.

[2] j. *Maʿăserôt*, III, 8; b. *Bâbâ meṣîʿâ*, 83[b]. Au reproche qui est adressé à R. Ismaêl du métier qu'il fait, il répond : «Que puis-je faire? c'est l'ordre du gouvernement» (הרמנא דמלכא).

[3] Grætz, *Gesch. d. Juden*, IV, 172 et suiv.

[4] *Zur Gesch. d. jüd. Tradition* (hébreu), II, p. 139-144. — M. Weiss résume et complète dans ces pages les travaux de ses prédécesseurs, tels que Daubes, Smolenski et autres. Il croit que les ספרי הטועין «livres des égarés», que, selon le *Talmud*, Élisée portait en grand nombre sur lui, étaient en réalité les ספרי היודעים «livres de ceux qui savent», ou des gnostiques, dont les docteurs juifs ont changé le nom, pour flétrir ces ouvrages en même temps que celui qui les étudiait.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:5-28530/fragment/page=00000022

d'enseignement et à ses doctrines talmudiques. Il se peut alors qu'il se soit aussi relâché de l'accomplissement rigoureux de tous les préceptes, aggravés par ce chef d'école. Plus la science de ce docteur était grande, plus le danger d'une telle opposition devenait menaçant à un moment où le christianisme achevait sa constitution puissante par l'union entre les deux grandes fractions des judéo-chrétiens et des païens convertis, union à laquelle la guerre de Bar Kôzêbâ avait fortement contribué. Et cependant, tel paraît avoir été le prestige de cet homme, qu'on se contenta de lui infliger un sobriquet, celui de *Aḥêr,* homme *transformé;* mais on ne parle d'aucune excommunication contre lui, et R. Mêîr continuait à vivre dans sa société, et même à s'instruire à ses côtés. On se vengea de son importance en l'attaquant après sa mort et en ramassant sur sa tête toutes les ignominies, et aussi la honte d'avoir été un instrument de persécution entre les mains des ennemis séculaires de ses coreligionnaires. C'est là l'histoire éternelle de toutes les querelles religieuses. La réhabilitation tentée par M. Weiss paraît mériter d'être prise en sérieuse considération.

D Nd 128

ULB Halle
3/1
000 782 270